

Prix spécial de danse 2019

Dominique Martinoli

« Le goût des autres »

Dominique Martinoli aime la danse. Elle en aime le « pouvoir d'expression sans paroles », la « force des thématiques abordées » et le fait que cette discipline exige parfois du public « qu'il débranche son cerveau et fasse confiance, se laisse porter ». Mais plus encore, Dominique Martinoli aime les gens. Elle aime penser en termes de diversité et de communauté. C'est ce sens du partage qui l'a poussée, il y a près de vingt ans, à amener la danse contemporaine dans ce qu'elle appelle les « deux Jura », pour désigner le canton du Jura et le Jura bernois.

Grâce à son travail et à celui d'Emilie Schindelholz, co-fondatrice de l'association Danse !, qui a vu le jour en 2001, Porrentruy, Delémont, Bienne, Moutier, Tavannes, Saignelégier et St-Imier ont été initiées aux univers stimulants de Gilles Jobin, Marco Berrettini, Nicole Seiler, Tabea Martin ou encore Foofwa d'Imobilité. Mais au-delà de l'implication de Dominique Martinoli au niveau de la programmation d'Évidanse, ce projet interjurassien et transfrontalier qui inclut Belfort dans son horizon, le Prix suisse de la danse salue également l'incessant travail de médiation de la Biennoise. Convaincue que cet art appartient autant à ceux qui la regardent qu'à ceux qui la créent, elle a imaginé mille et une actions pour que les Jurassiens apprivoisent cette discipline : des rencontres public-artistes et des ateliers donnés par les chorégraphes, évidemment, mais aussi les « Danzines », des fanzines élaborées avec les plateformes de médiation de Reso, les « Amuse-Danse », des jeux de mouvement en kit à construire soi-même, ainsi que des créations avec des amateurs. La liste de ses réalisations est longue, comme le sont les journées de cette activiste du lien artistique que nous avons rencontrée à Bienne, où elle réside.

Dominique Martinoli, d'où vient cette passion pour la danse contemporaine ?

Je suis née à Bâle il y a 51 ans et, depuis 1978, j'ai grandi à Delémont dans une famille de médecins passionnée de culture. Mes parents étaient surtout versés dans les arts visuels et la littérature. On se passait les livres, on courait les musées. Ma sœur, qui a trois ans de moins que moi, est devenue biologiste, et la culture est notre ciment aujourd'hui encore. Enfant et adolescente, je pratiquais la natation et le volley-ball mais, vers 20 ans, je n'ai plus aimé cette course au résultat et j'ai cherché une autre manière de bouger. Au début des années nonante, la danse contemporaine n'était pas enseignée dans le Jura. Du coup, j'ai pris un cours de danse classique à Delémont, une fois par semaine. J'y ai rencontré des passionnés de danse avec lesquelles je suis allée suivre des stages de contemporain et voir des spectacles à Bâle, Mulhouse et Belfort.

À quoi ressemblait le Jura chorégraphique à cette époque ?

À l'exception du Centre culturel de Moutier qui, tous les deux ans, programmait de la danse pendant quinze jours – j'y ai découvert la compagnie Alias et celle de Philippe Saire –, le Jura était pour ainsi dire un désert chorégraphique. J'étais alors active à Delémont, au centre

de la Culture et de la Jeunesse, qui est devenu le SAS, un club de musique. Nous y organisons un ciné-club en allant faire nos emplettes aux Journées de Soleure. On y voyait aussi quelques pièces de théâtre et des concerts. Je me souviens notamment de la venue des Young Gods. Mais la danse manquait à l'appel.

Aussi, lorsqu'au début des années 2000, Belfort a souhaité lancer un festival de danse trinational réparti entre la France, l'Allemagne et la Suisse et qu'il a cherché des partenaires helvétiques, nous avons répondu à l'appel en fondant l'association Danse !. Comme le Jura avait par le passé noué des liens de coopération avec d'autres régions en quête d'indépendance, comme la Wallonie, la région d'Aoste ou même le Québec, le canton était très content que ce projet existe et a financé notre participation à ce festival. C'était fou, car nous avons tout de suite été projetées dans la cour des grands, aux côtés de la Filature, à Mulhouse, par exemple ! J'ai appris énormément de cette expérience. Chaque structure accueillait un spectacle et emmenait son public en bus pour aller voir les autres. Vu la curiosité que les Jurassiens ont alors manifesté pour la danse, nous avons fondé Évidanse, en 2004. C'est une structure itinérante qui, aujourd'hui encore, réunit sept partenaires, fonctionne avec un budget de 200 000 francs (dont une subvention de 60 000 francs accordée par les deux cantons) et repose sur cette idée d'un lieu qui programme un spectacle en espérant que le public des autres villes se déplace pour voir les autres propositions.

Assurez-vous la programmation de la saison d'Évidanse ?

Non, ce sont les centres culturels de chaque ville qui programment cette saison, mais je les conseille, puisque je vois autour de 60 spectacles par année et que j'assiste aux Swiss Dance Days et essaye d'y emmener les programmeurs. De plus, lors des discussions, je fais en sorte que les spectacles accueillis soient complémentaires.

D'ailleurs, ma toute première démarche de médiation informelle, il y a quinze ans, a consisté à former les programmeurs. À l'époque, les centres culturels étaient gérés par des associations dans lesquelles on trouvait des amateurs éclairés : chefs de la fanfare municipale, enseignants, médecins, etc. Ces personnes étaient de bonne volonté, mais ne connaissaient pas grand-chose à l'offre chorégraphique. Il a fallu les familiariser. Aujourd'hui, la situation a beaucoup évolué, les centres culturels sont devenus de petits théâtres, mieux équipés et mieux dotés. Le financement vient en majorité du canton, puis des communes.

À l'affiche d'Évidanse, quelle est la part de créateurs locaux et d'accueils extérieurs ?

En général, sur les sept spectacles, il y a une création locale. Ensuite, nous avons des pointures nationales. Et, comme nous travaillons avec Steps, nous avons la chance de recevoir des artistes internationaux grâce à ce festival du pour-cent culturel Migros.

Évidanse, c'est aussi beaucoup de médiation. Des exemples vous tiennent-ils à cœur ?

J'aime particulièrement les projets où les spectateurs sont amenés à danser eux-mêmes en suivant des ateliers ou en participant à la création d'un spectacle. Comme « Aventures en Royalland », de Mike Winter et József Trefeli, qui, en 2017, ont réuni 16 personnes de différents horizons et amené chacun, du musicien au graphiste, à puiser dans ses compétences pour façonner la création. Mon goût pour l'immersion est sans doute lié au fait qu'après une licence en lettres, j'ai accompli un DAS en *Tanzkultur* (cultures

chorégraphiques) à l'Université de Berne, au cours duquel j'ai suivi toutes sortes de cours, du flamenco à la salsa en passant par la danse classique. J'ai réalisé à quel point on comprend beaucoup mieux le mouvement en dansant.

Vous avez aussi proposé à des étudiants de choisir le spectacle qu'ils allaient voir. Qu'est-ce qui vous a frappée alors ?

En effet, l'an dernier, nous avons demandé à une classe de l'École de commerce de Delémont de choisir les spectacles que les élèves de l'établissement iraient voir dans le programme d'Évidanse. Ce qui m'a frappée, c'est que les compagnies qui n'avaient pas d'extraits vidéo à proposer étaient tout de suite mises sur la touche, car ces adolescents ont besoin de voir pour se décider. Et, quand ils ont visionné les extraits, ils ont privilégié les créations qui bougeaient beaucoup. La rapidité et la prouesse physique sont des critères pour eux.

Est-ce que cela vous a fait apparaître les limites du genre ? À trop inclure le public dans des processus de création ou de sélection, ne court-on pas le risque d'une uniformisation ?

C'est toute la question de la médiation. C'est bien que le spectateur s'approprie un projet en cours mais il est évident qu'au final, la démarche doit rester la propriété de l'artiste. C'est pareil lorsqu'il s'agit de présenter une pièce. Il faut en dire assez pour aider le public à suivre, mais pas trop, pour ne pas dicter le ressenti du spectateur face à une proposition. On marche toujours sur cette crête étroite et c'est passionnant.

Entretien réalisé par Marie-Pierre Genecand